

## GRAN BOKANTAJ

Jean Bernabé, professeur émérite des universités, agrégé de grammaire, a exercé de longues années à l'Université des Antilles et de la Guyane. Il est à l'origine des recherches fondamentales sur la linguistique du créole et notamment en matière de linguistique cognitive.

# « Français-Créole : le duel des langues »

Le titre de votre ouvrage est « Approche cognitive du créole martiniquais ».

On pensait que la recherche avait déjà dépassé cette « approche » ?

Je vais tout d'abord préciser les choses en disant que cette impression ne correspond pas à la réalité. L'étude de la structure des langues découle des travaux de Ferdinand de Saussure, le père de la linguistique moderne, fondée au tout début du XX<sup>e</sup> siècle. La démarche mise en œuvre définit par là-même le courant dit structuraliste. La recherche en linguistique, comme dans tous les domaines évolue, sinon les chercheurs tombent dans le dogmatisme et risquent de se prendre pour des gourous, incapables par conséquent de se remettre en cause et de revisiter leurs points de vue. C'est précisément en approfondissant de manière critique le structuralisme que la voie a été ouverte à l'émergence d'autres courants, dont précisément la linguistique cognitive, cadre scientifique de mon ouvrage. La nouveauté de ce courant consiste en ce qu'il travaille sur le lien qui unit les structures du langage et la capacité humaine à penser, autrement dit la cognition. Je rappelle qu'à travers le mot « cognition », qui peut paraître savant on peut reconnaître des termes voisins tout à fait courants : par exemple, le verbe « connaître » ou le nom « connaissance ».

Comment est reçue cette nouvelle orientation dans les universités françaises ?

Elle reste malheureusement encore méconnue, je dirais même inconnue de la plupart des chercheurs français. Ma dernière publication constitue à cet égard une exception, j'ajouterais même une rupture d'avec un certain conservatisme. Je suis à la retraite, mais je ne suis pas en retrait de la vie scientifique, puisque je continue à assurer des séminaires de recherche au sein de notre université. Je me réjouis d'y avoir enseigné la linguistique cognitive. À titre d'exemple, je citerai un de mes anciens doctorants, Daniel Bardury, actuellement docteur en cultures et langues régionales, qui a préparé et soutenu sa thèse de doctorat dans le cadre de la linguistique cognitive et sous ma direction scientifique. Cela dit, au-delà de ce courant, il y en a un autre qui est en train d'émerger et à l'élaboration duquel je participe, dans la mouvance de quelques linguistes, dont le professeur Dennis Philips. C'est d'ailleurs ce chercheur qui est l'auteur de la préface de mon essai. Cette nouvelle orientation, dont je suis convaincu qu'elle s'affirmera, est qualifiée de submorphémique. Ce terme savant pouvant paraître

rébarbatif, je ne chercherai pas à l'expliquer, faute de temps. Je tiens néanmoins à signaler qu'il désigne une démarche particulièrement féconde pour l'étude et la promotion des langues créoles. J'introduis d'ailleurs dans cet ouvrage de nombreuses analyses relevant de ce nouveau courant, en germination. Comme vous le savez, les langues créoles ont besoin d'être revigorées, compte tenu des problèmes qui les affectent.

Dans vos recherches linguistiques très pointues, vous gardez constamment à l'œuvre la notion de contact physique des langues. Vous dites même les « porteurs de la parole ».

Quel est l'enjeu de cette relation ?

Bonne question ! Je tâcherai de ne pas y apporter des réponses trop pointues, même si elles peuvent piquer, dans le bon sens du terme, bien sûr ! Il faut savoir que la langue est en réalité un système qui ne peut être concrétisé que par la parole, orale ou écrite. Ceux qui parlent, autrement dit les locuteurs, sont donc les porteurs de la parole. Cette réalité est particulièrement bien illustrée par les conditions de la naissance des créoles. Ce sont des langues qui proviennent du contact établi dans des conditions tragiques (la traite négrière et l'esclavage) entre divers porteurs de parole, les uns africains et les autres européens. Comme ils étaient incapables de se comprendre d'emblée, il fallait bien que dans les différentes colonies se créent une langue commune. Mais attention ! Il ne faut pas s'imaginer que toutes les langues en contact aboutissent à un créole.

Qu'est-ce qu'un créole, alors ?

Pour qu'il y ait créole, il faut que d'un côté au moins, il y ait eu une rupture. Cette rupture ne concerne en fait que les esclaves. Pourquoi ? Parce qu'ils ont été arrachés à leur contexte culturel. En plus de cela, les différentes ethnies africaines, ingénieusement mélangées par les négriers, n'ont pas toujours pu communiquer entre elles. C'était une stratégie pour prévenir les complots et les révoltes. Cette rupture concerne aussi la transmission d'une génération à l'autre des langues africaines, même si ces dernières n'ont pas disparu tout de suite. Cela dit, la langue des dominants, tout en s'imposant d'une certaine manière, n'est pas parvenue à abolir les mécanismes cognitifs des Africains, qui,

même esclaves, sont restés des humains, avec un cerveau. L'enjeu de la relation esclaves-colons, vous le comprendrez en découvrant l'apport de la linguistique cognitive à l'étude des créoles. En effet, ce courant linguistique, à la différence des précédents, repose sur l'existence d'un lien étroit entre le corps et l'esprit.

Vous vous intéressez également au « jeu de langues ». Expliquez-nous ?

Le jeu des langues créole-français a évolué. Dans une première phase, les couches socialement dominées ne parlaient que le créole et les autres le français et le créole. Depuis la fin de la société de plantation, qui remonte aux années 1960, en raison du développement de l'École et des médias, les pratiques linguistiques ont commencé à changer pour aboutir de nos jours à une situation où pratiquement tout le monde parle les deux langues, même si certaines familles modestes parlent encore un français pas tout à fait conforme à la norme établie. Avec les combats menés pour la promotion du créole, ce dernier n'est plus ostracisé comme précédemment dans les familles, mais son acquisition n'est pas vraiment mise à égalité

avec celle du français, puisque dans les milieux aisés, il s'acquiert généralement en dehors de la famille.

Et pourquoi ?

Parce que le français, qui est la langue dominante la société et par là même de l'École, est l'instrument incontestable de la promotion sociale, convoitée par tous. Ces deux langues n'ont certes pas le même poids social, mais nous devons reconnaître qu'elles sont devenues nos langues maternelles, je dirais même co-maternelles. Autrement dit, le duel des langues s'est transformé en un duo des langues. Cela ne veut évidemment pas dire que tous nos problèmes linguistiques sont réglés. L'approche cognitive nous permet précisément d'affronter les défis de l'indispensable promotion des langues créoles, sous peine d'un appauvrissement culturel et d'un déséquilibre accru dans nos pratiques langagières.

Vous vous intéressez beaucoup au concept de la métaphore.

Comment le créole s'y emploie-t-il ?

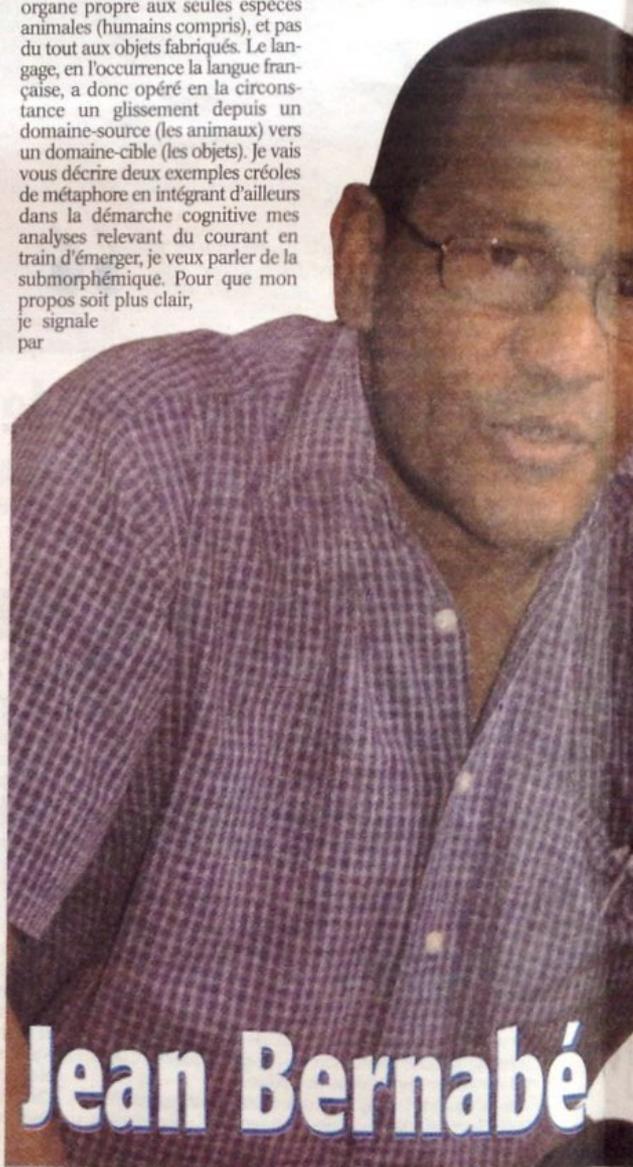
Si je m'intéresse à ce concept c'est justement parce qu'il correspond à un processus dont les initiateurs du courant cognitiviste (Lakoff et John-

son) ont démontré qu'il constitue un des fondements principaux du fonctionnement au quotidien de notre esprit. Je vais définir en quelques mots et de manière non académique la notion de métaphore. Une métaphore est une sorte de comparaison créée à partir d'un glissement entre deux domaines de la réalité : un domaine-source et un domaine-cible.

Quels exemples pouvez-vous nous en donner ?

Prenez l'expression « pied d'une table », elle constitue une métaphore, parce que le pied est un organe propre aux seules espèces animales (humains compris), et pas du tout aux objets fabriqués. Le langage, en l'occurrence la langue française, a donc opéré en la circonstance un glissement depuis un domaine-source (les animaux) vers un domaine-cible (les objets). Je vais vous décrire deux exemples créoles de métaphore en intégrant d'ailleurs dans la démarche cognitive mes analyses relevant du courant en train d'émerger, je veux parler de la submorphémique. Pour que mon propos soit plus clair, je signale par

avance que toutes les langues comportent des voyelles ouvertes et fermées. En créole, par exemple, on a les voyelles ouvertes è, comme dans wè (voir), ou encore ò, comme dans bò (près de). Elles peuvent aussi être fermées (toujours en créole é, comme dans lé (vouloir) et o, comme dans bo (embrasser). Il faut savoir qu'en créole les voyelles ouvertes ont tendance à donner aux mots une valeur péjorative, situant les réalités vers le bas (alèlè, bèkèkè, bèlèlè, blèblè, chèlèlè, flegèdè, kèlèkètè, lèkètè, sousèkè, tèbè, tjoupepè, apiòpiò, kòkòdò, kolbòkò, etc.).



Jean Bernabé